

# Rencontre avec Benoît Conort

## Lectures et entretien avec Corinne Godmer,

Corinne Godmer  
16 janvier 2007

Benoît Conort est né en 1956 à Villeneuve-sur-Lot. Ancien élève de l'École normale supérieure, il a enseigné dix ans à l'étranger (Pologne, Sri Lanka, Portugal) avant de rejoindre l'université Paris-X Nanterre où il est actuellement maître de conférences (poésie moderne et contemporaine). Sa thèse, soutenue en 1986, est consacrée à la mort dans l'œuvre poétique de Pierre Jean Jouve<sup>1</sup>. Plusieurs années membre du comité de rédaction du *Nouveau Recueil*, revue trimestrielle et de critique (éditions Champ Vallon).

Au-delà de nombreuses publications poétiques et critiques en revue, son œuvre se concentre sur cinq recueils :

– *Pour une île à venir*, Gallimard, 1988, Prix Fénéon et Prix Francis Jammes.

– *Au-delà des cercles*, Gallimard, 1992, Prix Tristan Tzara.

– *Main de nuit*, Champ Vallon, Prix Mallarmé, 1998.

– *Cette vie est la nôtre*, Champ Vallon, 2001.

– *Ecrire dans le noir*, Champ Vallon, 2006.

Pages consacrées aux ouvrages de Benoît Conort [sur le site des éditions Champ Vallon](#).

De son métier d'enseignant, par son activité de poète, Benoît Conort apparaît comme l'exemple d'une transmission singulière. Enseigner la littérature des autres en s'effaçant soi, se nourrir aussi de cette littérature pour imprégner une œuvre à l'écoute des tensions, la transmission ici se noue autour de l'héritage. Héritage littéraire tout d'abord qui sous-tend les recueils, entre jeu et offrande. Héritage de la forme également, perceptible dans les premiers

---

<sup>1</sup> *Pierre Jean Jouve, mourir en poésie*, paru en 2002 aux Presses universitaires du Septentrion.

recueils, remise en cause ensuite mais toujours en question. Héritage de pensée cependant, lorsque les théories viennent s’immiscer dans les textes et qu’il s’agit dès lors de rester attentif, au-delà des courants, des divergences théoriques. Héritage moins tendu que celui de la philosophie, par goût de la discipline, par son choix également d’analyser la mort. Héritage historique également, sous forme d’enseignement en devoir de mémoire, s’efforçant de s’inscrire dans la communauté des hommes, stigmatisant son passé pour prévenir son avenir. Dernier enseignement à l’œuvre des recueils, accueillir la mort au cœur de la poésie, la reconnaître comme celle dont les hommes se détournent, mais la lui rappeler pour l’admettre enfin, à défaut de l’éprouver.

Poésie de mémoire, donc, poésie de transmission, où lorsque l’héritage enfin revisité s’inscrit en volonté de préserver l’instinct. De vie, de mort, de l’écriture.

*Que sais-je ?*

*Mais ce livre.*

*Et que les mots excèdent.*

*(Ecrire dans le noir)*

Renvoi explicite à Montaigne et structure de pensée, le « je ne sais pas » revendiqué par Benoît Conort se trouve interrogé au regard de sa possible transmission. Envisagée comme un « refus de répondre à ce qui n’a pas de réponse », et liée à la mort, cette non-connaissance s’affirme aussi comme un refus de l’imaginaire. Du pouvoir également. Plus formellement, la mesure de la phrase nous renvoie à l’alexandrin. Entre « Je ne sais pas », et « ne sais pas » oscille une mesure en vers pairs ou impairs. Un exemple de jeux sur les chiffres qui, entre tentation oulipienne et difficulté à mener cette expérience à son terme, s’efforce à la cassure, que ce soit celle du genre ou de la forme.

Cassure à la limite de la provocation que nous retrouvons ainsi dans ce jeu citationnel mêlant références littéraires et paroles de chansons, en insertion directe ou par détournement. « La culture est ce que nous en faisons », estime Benoît Conort, qui revendique le droit, comme la nécessité, d’ouvrir le poème à toutes les influences.

Questionnement sur la forme qui prend sens à nouveau au regard du verset. Soumis à des exigences typographiques, le verset rencontre quelques difficultés à se représenter, en mode d’apparition sur la page, en caractères d’italique également. Il nécessite, dans sa figuration

comme dans son analyse, des modes spécifiques d'interprétation qui ne soient ni celles de la prose, ni celles du vers. Pris dans un double héritage, libération du vers, accès de la prose à la poésie, il trouve pour Benoît Conort en Rimbaud son précurseur. Interviennent ici des éléments d'histoire littéraire puisque la poésie évolue aussi sous le feu des querelles, entre lyrisme et littéralisme, entre tenants du vers et tenants de la prose. Il s'agirait dès lors de trouver une forme qui permette la fin des dissensions, une forme privilégiant l'écriture et s'attardant sur elle seule : « ni vers, ni prose, donc, le verset », ce verset qui, pour Benoît Conort, ne se situe pas entre les deux mais « est d'après le vers, est d'après la prose, la résultante des deux ».

Tradition biblique ou défragmentation du vers, approche classique ou regard sur lui de la modernité, comme le précise Clara van den Bergh, le verset appelle également à être explicité dans son évolution. Il intervient cependant, remarque Benoît Conort, à des moments névralgiques liés au deuil. Différencié de la mort, une thématique du poème, le deuil se comprend lui comme une référence. Il apparaît ainsi comme ce « quelque chose qui démythifie au sens fort du terme », même s'il est amené, aussi, à en créer parfois de nouveaux.